

**POÉSIES DU JARDIN
DU LUXEMBOURG**

Tome 2



Ghetto de Venise enneigé - *Diego Fusetti*

Wilfrid Sébaoun

**POÉSIES DU JARDIN
DU LUXEMBOURG**

Poèmes

Tome 2

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-26-2
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

*En spectacles pompeux la nature est féconde ;
Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le monde.*

ALFRED DE VIGNY

Poèmes antiques et modernes

Bring me the sunset in a cup,

[...]

Tell me what time the weaver sleeps

Who spun the breadth of blue !

EMILY DICKINSON

ENSEIGNEMENT DE LA MONTAGNE

Tu crois à la douceur du crépuscule ?
Lève les yeux et vois : la neige brûle
Sur les vieux sommets à peine touchés
Par les rayons du soleil irrité.

Tu crois qu'amie de ton âme angoissée
Est l'ombre qui s'étend sur la vallée ?
Tu crois que la nuit apporte la paix ?
Attends, la solitude a vite fait
De révéler la vanité des songes
Que le torrent sans humour singe et ronge.

Tu crois que le vent ouvre des chemins
Aux nuages qui fuient leur nostalgie,
Dans les hauteurs où ta prière en vain
Cherche le Dieu vers qui ton âme crie ?
Écoute donc les mélèzes gémir,
Et résigne-toi : vivre c'est souffrir !

NUIT SANS ÉTOILES

Nous ne savions pas quand tu viendrais,
Nous n'avions de toi aucun portrait.

Nous attendions en vieillissant
Près d'un fleuve rouge de sang ;
C'est toi qui du fleuve est venue,
Nos âmes t'ont reconnue.

Nous t'aimerons, nuit sans étoiles
Qui ne nous promets rien d'autre
Que de vivre dans nos âmes,
Et de n'être pas vaincue
Dans ta lutte avec l'aube.

LE SOLEIL

Combien de choses créées
Au commencement des temps
Par une parole ailée,
Se voyant
Séduites et dévorées,
Adorent le héros aux boucles dorées,
L'infatigable soleil fornicateur,
L'éternel moqueur qui ose
Dire en riant : « chut ! le Créateur
Se repose » ?

La gracieuse rosée sur les fleurs,
Bien sûr, et tant d'autres choses !

LE POIDS DU POSSIBLE

L'aube, déjà, et rien n'a commencé !
Quand donc s'achèvera le drame aveugle
Que nous désirons pouvoir oublier ?

Quelle vérité les gémissements
Du soleil sans pitié des deuils funestes
Avaient-ils révélée au crépuscule
Qui, malgré les cris de nos cœurs, semblait
Faire renaître un bûcher de ses cendres ?

Quel témoignage attendre des mélèzes,
Qui paraissent plongés quoi qu'il arrive
Dans un sommeil devant durer cent ans ?
Quel témoignage attendre du torrent,
Prisonnier, lui, de sa méditation
Et de son vieux dialogue avec lui-même ?

La neige tombée au cours de la nuit
Gît, maintenant, sous le ciel, toute seule,
Blanche comme un linceul, et sans regard.
Qu'à-t-elle donc effacé dans ses yeux ?
Rancune, reniement, regrets, effroi,
Âpre nostalgie de son ciel natal,
Féroce adieu, inavouables remords ?

LUMIÈRE DÉSERTE

Tout paraît devenu, ce soir,
Irréversiblement étrange,
Tout, ce qui fut, est, ou sera,
Sauf la mort dont je ne sais rien.

Ô flammes que la mer enfante,
Êtes-vous filles d'un soleil
Qu'aucune énigme n'intimide,
Ou d'un vieux rêve clandestin ?

Ô joies et nostalgies d'antan,
Ne reviendrez-vous pas fleurir
Sans équivoque les jardins
Des falaises de ma jeunesse ?

Fascinée, mon âme contemple
Le désastre vers où la mène
Une aveugle mélancolie,
Mais l'oublie, et ne sait pourquoi
En elle une inquiétude rôde.

LES MÉLÈZES

En vain s'obstinent à crier
Les choucas en joyeux cortèges,
Nul rire de l'hiver n'allège
L'oppressante perplexité
Des vieux mélèzes fascinés
Par les reniements de la neige.

Le vent léger un peu naïf,
Le ciel bleu, les choucas bavards,
Le gai soleil et le froid vif
Raillent le silence plaintif
D'arbres dont l'âme de fuyard
Se perd dans des songes blafards.

Est-ce une nostalgie amère,
Un impitoyable remords
Qu'aucune chimère n'endort,
Qui les font tristement se taire ?
Ou est-ce le poids du mystère
Unissant l'amour à la mort ?

Et la neige se souvient-elle
Du grand désert qu'elle a franchi,
Plus qu'en exilée, en rebelle,

Se promettant sans nul répit,
D'être la servante fidèle
D'une seule idole, l'oubli ?

L'ANCIENNE ROUTE DU COL

La montagne l'a dévorée ;
De la vieille route abandonnée
Il y a seulement quelques années,
Il ne reste rien,
Pas même un os pour les chiens.

Le vent siffle aussi lugubrement qu'il veut.
Des souvenirs venimeux
Prêts à piquer nos âmes rampent
Dans les ruines de nos ciels bleus.
Le soleil n'est plus que frissonnante lampe
Destinée à mourir en allumant
Des bûchers fugitifs sur les sommets blancs.

Et c'est l'été ! la solitude protège,
Un peu, des reniements pervers
Nos nostalgies. Mais quand règnera l'hiver,
Nous trouverons devant nous la neige,
Foule de fantômes sans voix
Fuyant un ciel où se désagrègent
Espérance et foi,
Si nous venons ici comme autrefois
Partager l'illusion mal voilée
De pouvoir choisir la vallée
Où jouir et souffrir.

La vérité toute nue
Est que nous aussi nous allons mourir
Comme la route disparue.

LE BANC DE PIERRE

Sachant le langage des fleurs,
Nous nous étions assis, sans rire,
Pour entendre ce qu'allait dire
Sur le bonheur et le malheur
Le cœur du jardin à nos cœurs.

Rien qu'un silence de vampire !
Et ce silence nous fait peur.

— Pourquoi obstinément vous taire,
Chèvrefeuille ivre d'un mystère
Plus pur que le vin de Cana,
Plus fort que l'Ange du Trépas ;

Verveine que de bonne guerre
Les amants cueillent à minuit
Pour retrouver le don de plaire
Et reprendre un amour enfui ;

Vous à qui tant d'âmes ardentes
Ont demandé, pleines d'espoir,
Un secours réel, aux jours noirs
Des promesses agonisantes ;

Vous que par la grâce de Dieu

La féconde nature enfante
Pour rassurer les cœurs soucieux ;

Ah ! pourquoi décevoir l'attente
De deux rêveurs déjà bien vieux ?

Ah ! pourquoi ce silence odieux ?

AUTREFOIS ET MAINTENANT

En ce temps-là les mouettes rieuses
Se moquaient sans la moindre pudeur
Des amants qui avaient peur
Des méduses venimeuses,
Étaient inquiets en nageant,
Regardaient d'un œil méfiant
L'horizon vide,
Et allaient au-devant
De malheurs translucides.

En ce temps-là sur les cœurs tombait
Une amère cendre
Funeste aux rêves las d'attendre
La manne qui les nourrirait.

En ce temps-là se taisaient face à face
Des avenir et des passés de fer ;
Aux âmes qu'aveuglait la chair
Et qui guettaient promesses et menaces
Rien n'était clair.

En ce temps-là doutes et vertiges
Souillaient toutes les eaux,
Et tous les jours trop tôt
Cessaient de chanter les oiseaux.

Ah ! vieille tristesse des échos,
Est-ce toi aujourd'hui qui exige
De nous, que notre faiblesse afflige,
Des sacrifices nouveaux ?

SILENCE DU VOLCAN

Le vieux rêve usé s'effiloche,
Hélas ! dans nos cœurs imprudents,
Il ne nous souvient plus souvent
De cette chaleur toute proche
Cachée dans les flancs du volcan,

Et lorsque soudain se réveillent
Tes nostalgies, n'entends-tu pas
Les sarcasmes d'un soleil bas,
Déjà, sur la mer ? tends l'oreille
Sans tricher avec ton cœur las.

La nuit vient, que dire, que faire ?
Peut-être, sans avoir pitié
De nos mains, creuser et creuser
La dure lave du mystère
Profond, par la terre enfantée ?

PRINTEMPS CRUEL

La vallée regorgeait d'angoisse.
Les dards du printemps s'enfonçaient
Dans les chairs des vieilles légendes.

« Renonce à ton masque de noces,
Neige amoureuse du Phénix,
Tes songes sont des pièges nus
Qui resteront toujours béants ! »
Crièrent en chœur les choucas,
Du ciel d'un pâle bleu d'oubli.

Les larmes du soleil brillèrent
Pleines de reflets aussi durs
Qu'une solitude éternelle.

UN ÉTÉ DE DÉCEPTIONS

Nos yeux étaient, en secret, attentifs
— Je le savais, tu le savais aussi —,
Les embrumait une dure évidence :
Les vagues peu à peu défiguraient
L'attente mal fardée de l'horizon.
Mourait et renaissait, toujours la même,
L'écume d'une peur déraisonnable ;
Nous ne luttons qu'avec une chimère
Dans une nuit que nos âmes créaient.

Une tache descend vers la frontière
Du ciel qui nous voit souffrir sans rien dire,
Une tache inquiétante et familière
Comme un vieux rêve ou un vieux souvenir
Qu'une nostalgie rend méconnaissables.

Barque de fer en robe rouge sang
Fuyant des liens plus tristes qu'un naufrage ?
Lampion en deuil d'une fête abolie
Marchant, horrifié de devoir s'éteindre,
Sur la route où s'éteint toute lumière ?
Le reflet de ton cœur ou de mon cœur
Dans un miroir sceptique et goguenard ?

Je sais ma nostalgie tentaculaire
Prompte à transformer le monde à son gré :

Buisson ardent errant dans le désert
Devient par sa magie toute lumière
Cheminant dans le ciel au crépuscule !

Est-ce ma nostalgie qui me fait croire
Qu'un désir furtif entrouvre tes lèvres ?
Ah ! quel silence aveugle entre nos âmes !

Au soleil ébréché quelle patience
Il faut pour recueillir toutes les larmes
Des ombres égarées mais rédemptrices !

L'été sans pitié raille la mer grise ;
Monte vers nous la tristesse honteuse
De cette mer comme nous prisonnière.

LES VAGUES

Nous n'avons pas besoin d'imaginer
Les vagues devenues impitoyables,
Elles sont déjà là, sous notre nez,
À ronger nos noms écrits sur le sable.

Le reflet du ciel gris s'y brise,
S'y mêlent les regards de nos chimères,
Nourrices effrontées de joies amères,
Que l'amour sans défense grise.

Elles viennent vers nous d'un horizon
Où les soleils abandonnés s'éteignent,
Où cruellement des fantômes feignent
De taire à jamais des secrets profonds.

Sous notre nez la mer moqueuse
Déploie les séductions énigmatiques
Des vagues nées sous un signe tragique,
Destructrices et malheureuses.

DÉSORDRE TOLÉRABLE

Une nostalgie lunaire
Court sur un chemin étroit.
Que sa longue robe à traîne
Se prenne aux ronces, qu'importe !
Seule l'aube sera troublée
Par sa poignante nudité.

Là-bas, là-bas, la nuit
S'apprête à mourir, résignée,
Sur les genoux de la visiteuse,
Et l'océan lutine les dunes
En leur lançant une foule
D'embruns espiègles, saturés
De doutes cousus de fil blanc.

Est-ce un fantôme réel
Venu de l'inquiétant orient
Qui converse avec un coquillage
Au bord de l'eau ?
Ce qu'ils se disent :
« Les incendies de l'horizon s'éteignent,
L'horizon les oublie,
S'éteignent aussi
Les incendies allumés dans les âmes... »
Rien de nouveau !

ÉPREUVE

L'horizon si jaloux n'exige rien
Des vagues qu'unit un mystique lien ;
La mer et la nuit ne sont jamais lasses
De s'écouter, et tendrement s'enlacent.
Que d'années perdues avant de trouver
Le havre dont nos cœurs ont tant rêvé !
Mais ce que le destin a décidé
Doit s'accomplir, quoi qu'on dise ou qu'on fasse.

Bien que tant de paix nous entoure ici,
Il faut partir, l'exil n'est pas fini.
Du ciel de mon âme une étoile dit :
« Abandonner cette paix, quel dommage ! »
Je crains, comme toi, que quelque mirage
Trop tard démasqué ne nous décourage.
Allons ! emmenons avec nous la mer
Pour traverser sans faiblir le désert.

LA CLOCHE NOYÉE

Désespérer est une folie
Qui à Satan l'âme lie.
Avant de mourir, nostalgiques amants,
Allez apprendre du vent
La légende écrite avec du sable
De la cloche charitable
D'une ville engloutie avec ses enfants.

Depuis plus de mille ans prisonnière
La cloche noyée invente des prières
Pour hâter la fin des temps.

Dans le monde vain des apparences,
La cloche ne peut concrètement
Vaincre le sombre silence.
Mais une âme attentive l'entend
Sonner au fond de la mer très tendrement.

NUIT NOUVELLE

Qui sait quelles liturgies
Le plus profondément troublent
Le cœur des nuits secourables ?

Dans la lumière du phare
Danse une foule de rêves
Abandonnés à eux-mêmes.

Est-il vrai que soit déserte
La mer, quand au-dessus d'elle
Plane une telle présence ?

Dans le murmure flou
Qu'on perçoit dans le lointain,
Rien ne prouve chimériques
Les signes attendus.

Sur la falaise nue,
Des cœurs déçus s'encouragent
À tirer parti, enfin,
De leur longue folie.

EN PARTANT

Es-tu capable de monter
Jusqu'au lac de larmes secret
Où la mémoire de la lune
Sait mettre en scène des tempêtes ?

Nulle voix, nul écho, où le cœur
Puisse chercher un apaisement ;
Aveugle est l'été, dans ces montagnes,
Toute cime peut blesser les rêves.

Tenter de corrompre un chemin
Qui juge sans appel ton sang ?
Idée on ne peut plus comique !
Ne vois-tu pas rire les ombres ?

Il faudra patiemment séparer
De l'éclair éternel, les débris
De l'aurore brisée devenue
Ténèbres où le cœur peut se perdre.

UNE LUNE PLEURE

Sans savoir ce qu'elle désire,
Soledad, les yeux secs, déchire
De vieilles lettres qui nourrissent
Bien longtemps ses pauvres délires.

Quelle lune ne la plaindrait
Du fond du cœur et ne voudrait
Confier à un poème abstrait
Ses imaginaires regrets?

AVEC L'AIDE DE DIEU

Une source audacieuse
Fait fleurir de l'hiver
Les attentes secrètes.

Qu'importe qu'une joie
Se perde en se cherchant
Dans un nuage rouge ?

Est-ce l'ombre qui chante
Ou l'oiseau libéré
Sans rançon par les branches ?

L'écorce de la lune
Cache peut-être un cri
De création du monde.

UN MOMENT DU PRINTEMPS

Un frémissement léger
Fascine deux âmes perplexes :
Un rêve perceur d'horizons,
Sournois, ou timide — qui sait ? —
Est là qui rampe, mal caché
Sous les fougères vierges.

Les deux âmes s'interrogent :
Quelle offre et quelle exigence
Vont s'emparer de leur être
Que le silence tourmente ?
Quelle apparence vont prendre
Leurs désirs, tout à l'heure

Un vieil arbre tout seul
Dans la clairière contemple
Les yeux de sa solitude
En berçant un souvenir
Ambigu comme le ciel.

Prisonnière d'un mystère
Où est lové un vertige,
La forêt regarde vivre
La neige en deuil, et médite.

— Nuages chantiers d'exil,

Vous retentirez, un jour
À la fois proche et lointain,
Des cris de deux âmes nues !

NUIT SANS LUNE

Une nuit de défi chemine
Vers une aurore aux yeux murés.

Des hiboux chantent dans les ruines
Des chansons à faire pleurer
De rire la lune assassine,
Qui écoute, rideaux tirés.

Les espérances orphelines
D'âme en âme doivent errer.

UNE DORMEUSE ET UN SECRET

Lourdes comme des draps funèbres,
Les paupières se rient du vent
D'un rêve né dans les ténèbres
D'un corps qui se croit innocent.

Un feu mord les lèvres promises
À de rouges baisers féconds,
Et le vent du rêve l'attise
Car c'est le souffle du dragon.

Le vent soleil lascif épouse
Les ailes des aigles sanglants
Dont les cigognes sont jalouses ;
S'offrent à lui les déserts blancs.

Alors, il fait danser la neige
Et jusqu'au vertige l'étreint...
Le vent soleil est pris au piège :
La neige est sorcière sans frein !

LA NUIT DE L'ÉPIPHANIE

Nous avons, il est vrai, la nostalgie
Du temps où le cœur choisit dans la nuit
Une étoile filante et lui confie
Un vœu extravagant qui l'a séduit.

L'hiver, il est vrai, souvent annihile
Les rêves brumeux que les vieux cœurs font,
Mais toutes ses nuits ne sont pas hostiles
À un espoir qu'approuve la raison.

Il a des nuits en vérité moins noires
Que la tombe béante et le néant,
Nuits où la douce neige invite à croire
Promises bien des joies aux cœurs aimants.

Le jardin, il est vrai, n'a plus de roses,
Mais il aura, pour surprendre nos yeux,
Le rire d'une neige à peine éclos
Ravie de plaire au soleil malicieux.

Nous n'aurons pas, il est vrai, pour la fête,
Un splendide gâteau, comme autrefois.
Tant pis ! ne peut-on pas, avec des miettes
Et assez d'art, faire un festin de roi ?

HIRONDELLES

Hirondelles, filles cruelles
D'un printemps arrivé bien tard,
Êtes-vous réellement celles
Qui abolissent le hasard ?

Hirondelles dévoratrices
De tant d'êtres créés par Dieu.
Serez-vous les vraies rédemptrices
Des rêves qui ont fui nos yeux ?

Partant vivre loin de la France,
Loin de nous, quand viendra l'hiver,
Emporterez-vous les souffrances
De notre âme et de notre chair ?

LA MER

L'âme angoissée, face à face
Avec la mer, voit pâlir
Le néant qui la menace,
Et sourire l'avenir.

La mer, même démontée,
Sera toujours accueillante
À nos âmes assiégées
Par une nuit qui les tente.

La noire fureur des eaux
Se reflète dans nos yeux
Comme un oracle de Dieu
Dont l'âme pèse les mots.

La douceur de ses berceuses
Sait purifier les colères
Et les rêveries amères
De nos âmes douloureuses.

Ses rites de rares fleurs
Rassurent l'âme en montrant
Bouffons et fieffés menteurs
Les ciels gris et grimaçants.

Même pensive et inquiète,

Elle s'ouvre simplement
À nos âmes quand s'apprête
À mordre un nouveau tourment...

TOURNESOLS

Une simple haie de mensonge
Sépare le chemin des champs
Où nos cœurs ont semé des songes
Fidèles au soleil couchant.

Ces songes sont fleurs de rencontres
Qui glorifient les souvenirs,
Leur vaste sombre cœur nous montre
Leur art d'aimer et de souffrir.

La nuit tombée, ils se résignent
À vivre sans être certains
De reconnaître à quelque signe
Leur soleil, quand vient le matin.

Où mène ce chemin sans ombre
Bordé d'une haie qui nous ment ?
Vers la mer où le désir sombre
Ou vers celle du dévouement ?

Perplexes, nos songes refusent
De répondre à cette question ;
Les pensées dans leur cœur recluses
Probablement tournent en rond.

La haie perverse qui sépare

Nos cœurs des tournesols, semés
Par eux, par malheur accapare
Nos yeux inquiets et indignés.

Les tournesols de la Saintonge
Défient les cœurs les plus subtils
Que la fièvre du doute ronge.
À quel jeu les nôtres jouent-ils ?

FLEURS

Anémones, roses trémières,
Myosotis et coquelicots,
Vous êtes les fleurs familières
De chansons qu'ignore l'écho.

Le vieux poète qui vous aime
À qui vous diriez qu'il est fou
Vous serait fidèle quand même,
Car à chérir il n'a que vous.

Même flétries vous êtes belles,
Même jeune il fut toujours laid ;
Il aima des femmes, mais elles
Aimaient des hommes moins mal faits.

Des cimetières l'éloquence
Ne saurait toucher son esprit
Mieux que vous, et votre silence
Berce son cœur de vous épris.

II

*Et Thomas de Quincey buvant
L'opium poison doux et chaste
À sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent*

GUILLAUME APOLLINAIRE

Alcool

SUR LE PONT AU CHANGE

Un soleil angoissant
Lentement, pesamment,
Comme une vieille boule
Mélancolique et soûle
Roule dans le ciel blanc.

Je sens que la Seine s'indigne
De me voir faire semblant
De ne pas comprendre des signes
On ne peut plus clairs pourtant.

Il règne une atmosphère étrange,
Ce matin, sur le Pont au Change.

Monte et descend l'horizon
De mon âme lasse.

La balustrade du pont
Est vraiment bien basse !

Il ne faut pas rester ici :
Toutes les ruses
À la fin s'usent,
Même sur les ponts de Paris.

MÉLANCOLIE DU 1er MAI

Nos vies nues et grises s'achèvent,
Nous avons perdu tous nos rêves,
Et bêtement le soleil rit
Dans le ciel usé de Paris !

Au fil des défaites amères
Nous n'avons appris qu'à nous taire
Sans renoncer ni aux regrets
Ni au vieux rite du muguet.

NEIGE DE PARIS

Ah ! neige perdue,
Souillée, piétinée dans les rues
De ce quartier gris de Paris
Où la tristesse m'a suivi,
Ton agonie nullement n'aide
Mon cœur amer et las,
Et ma pitié ne rendra pas
Ta mort prochaine moins laide !

S'il fut jamais réel,
Dans cette ville à l'hypocrite ciel,
Le charme du passé se désagrège :
Où est le temps des cerfs-volants,
Où, le temps des poupées aux yeux confiants,
Où, le temps des boules de neige,
Où, le temps des naissantes amours
Dans le jardin du Luxembourg ?

Vêtue d'attentes en loques,
À dire vrai, mon âme soliloque,
Mais tu es,
Neige nue souffrante,
À ses yeux la confidente
Qui ressemble le plus à ce qu'elle est.

LA VEILLE DE NOËL

Elle était promise,
Cette ombre blessée,
Viendra-t-elle boire
À la tristesse trouble
D'un soleil de décembre ?

La neige autrefois perçait
De ses yeux de fer
Les songes des jardins
Et les plaintes des oiseaux
Égarés au fond des forêts.
Mais demain ?

Dans la vitrine
Des masques de craie
Se regardent
Bouches bées.

RUE MOUFFETARD

Nuit de Noël. Rue ardente.
Une foule où tu n'es pas.
Des lumières qui n'enfantent
Nulle promesse ici-bas.

Ah ! que de souvenirs hantent
Les nostalgies d'un cœur las !

Le fantôme d'une attente
S'apprête à prendre mon bras.

Faudrait-il que je me mente
Et me cache que déjà
M'habite la peur béante
D'un solitaire trépas ?

COMPLAINTE DU 1^{er} JANVIER

Paris vieillit, le temps passe,
La vie sans amour s'encrasse,
Le ciel n'est que pierre et fer,
C'est le règne de l'hiver.

Pleurer, saigner davantage ?
À quoi bon ! mon cœur, sois sage :
Ni les larmes ni le sang
Ne rendent l'âge clément.

FORFANTERIE

Entre le Pont au Change et le Pont Neuf
L'encre des faux serments souille le fleuve.

Tes lettres noyées, dans mon vieux cœur veuf
Nu comme un œuf, l'avenir fait peau neuve.

LE JARDIN MÉLANCOLIQUE

Ce n'est pas une forêt dévergondée
Qui pour l'exciter abandonne au vent
Ses feuilles tombées sans adieu.

Ce n'est pas un marais de flétrissure
Où les grimaces du soleil
Étonnent tous les oiseaux.

Ce n'est pas une steppe où la neige
S'ingénie souvent à changer
Un mensonge subtil de l'hiver
En valse diabolique.

Ce n'est pas le parvis d'un océan
Où les prières voyagent
Vers un horizon nu
Que les orphelins parent de brume.

Ce n'est pas un jardin de mirages
Où des hommes et des femmes
Qu'oppressent leurs fautes viennent
Demander aux regards des statues
Des promesses d'oubli.

Ce n'est pas une moisson d'ombre
Qui des deux côtés d'un filet de sang

Défie toutes les houles.

Ce n'est qu'un jardin mélancolique
Dont les allées gémissent doucement.

Quel vertige l'envahirait
S'il allait renier sa lumière, —
Qui lui ment !

CRÈVE-CŒUR

Il est tard.
Le soleil gît sur un brancard
Dans le couloir des urgences,
Ce morne couloir
Où se flétrissent tant d'espairs.
Nos cœurs lancent
En même temps le même cri
Englouti
Par le ciel houleux de Paris.

Il n'y a plus rien qui vraiment brille
Entre les branches où se plaint
Faiblement le vent dans ce jardin
Peut-être miroir de nos destins.
Les gardiens vont bientôt fermer les grilles.

LA LUNE ET PIERROT

— Que fais-tu dans ce jardin
Où tant de dames ont l'air
D'être des âmes sans chair,
Sans remords et sans chagrins ?

— Je cherche celle qui cache
La même rongeuse plaie
Que moi, et dont l'âme essaie
En vain d'adoucir ses taches.

UNE RENCONTRE OPAQUE

Dans tout ce qui saisit nos yeux,
Des griffes dorées de la grille
Aux craquelures du ciel bleu,
Des fantômes au cœur en feu
Qui nous ressemblent, s'égosillent
À clamer l'absence de Dieu.

Nous sommes entrés par des portes
Ouvrées aux seuls orphelins,
Dans ce pathétique jardin
Où souffrent les âmes de mortes
Qui prient pour que Dieu reconforte
Leurs enfants, mais peut-être en vain.

Et nous voici mains dans les mains.

Qu'enfantera cette rencontre
Arrangée par l'entremetteur
Capricieux et souvent moqueur,
Le subtil hasard, qui se montre
Plutôt maître que serviteur ? —
Bonheur, perplexité, malheur ?

L'aurore d'une vie nouvelle
Révélant qu'un soleil parfait,
Au milieu de flammes cruelles,

En nous lentement se forgeait ?
Une nuit peut-être éternelle
Et d'inguérissables regrets ?

Les fantômes crient, Dieu se tait.

DON DE L'AUTOMNE

Je suis triste, comme toujours
Lorsque la litanie de la pluie commence ;
J'exhorte mon cœur à la patience,
Mais, hélas ! il est sourd.

En me promenant
Dans une allée je te vois assise
Seule et peut-être priant ;
Ma rêverie s'irise,
Bêtement.

Un peu de vent, —
Les feuilles mortes bougent.

Il y avait autrefois des marchandes
De ballons bleus, jaunes, rouges, —
Rouges
Comme le sang que répandent,
Le soir, des soleils hardis.

Nous sommes au bord de l'océan,
Tout ce qu'il fallait dire a été dit,
Le soir descend.

SANS UN CRI

Un rêve qu'on crut perdu
Gagne en hâte l'horizon,
La nuit caresse l'écueil,
Le naufrage est oublié.

Un vieux silence partage
Avec une ombre inconnue
Un chemin peut-être pauvre ;
À leur rencontre viendront,
En boitant des âmes nues
En deuil de leurs nostalgies.

Dans ces âmes sont cachés,
Ni mieux ni moins bien que Dieu,
Prêts à défier le hasard,
Des regards de tournesols.

Même les neiges flétries
Donnent aux jardins la force
De s'ouvrir, quand le soir tombe,
À des lunes exigeantes !

PRÉLUDE SANS SURPRISE

Un silence sarcastique
Inventorie le bestiaire
D'une âme qui se console
En se cherchant dans les ombres.

Le tintement de la chair
D'une cloche aux lourds secrets
Appelle à l'insurrection
Les vieux rêves opprimés.

Un vent simple et calme tire
Par la manche une poupée
Timide comme une feuille
Trop tôt tombée de sa branche.

Quel véritable jardin
N'applaudirait l'art subtil
De transmuier, par défi,
En neige un deuil du soleil ?

Voici que naît sur les cimes
Des marronniers une houle
De lumière suppliante
Interprète de la vie.

Voici qu'un oiseau sans peur

Renie les hivers violents
Qui viendront. Quel faux témoin
Pourrait bâillonner l'amour ?

EN COMPAGNIE DES STATUES

Il n'est plus temps de retourner les pierres.
Des filets d'oubli coulent vers la nuit.
Patience et pardon ? Luxe dérisoire !
Morne est le jeu, rien ne sert de draper
D'un voile bleu les reines du néant !

Un froid de fer a chassé des marelles
Les ombres qui rêvaient de futurs nids.

Dans le ciel se désole un soleil blanc.
De quel fantôme est en deuil le fantôme
Au dur regard de bonhomme de neige
Qui marche près de moi sans rien me dire ?

Des nostalgies essaient de se convaincre
Qu'il faudra tirer à la courte paille,
Dans le vieux jardin, pour savoir laquelle
D'entre elles sera sans pitié reniée.

Sur un regret houleux flotte une harpe
Peut-être si longtemps abandonnée
Qu'il n'y a plus aucun saule vivant
Sur la rive où jadis elle chantait.

Les ruines sont ailleurs, ici ne bruissent,
Même à midi, que des branches déçues,

Des feuilles tombées, des rêves furtifs.

Je ferme un instant les yeux et je vois
Un chien tenté par un morceau de sucre
Dans mon désert ; je reconnais un frère ;
La pluie s'ouvre sans peur pour l'accueillir, —
La pluie rédemptrice et pleine de joie !

Pourquoi une statue ne pourrait-elle
Prier avec nous si nous étions deux
À le lui demander ? Si proche est l'heure
Où il sera trop tard pour espérer
Trouver le salut sous une autre pierre !

La cloche au loin esquisse une rosace.

AUPRÈS DE LA STATUE, SOURIANTE,
DE CLÉMENCE ISAURE

Les ombres s'allongent.
Un songe
Qui enveloppait le jardin
S'est révélé à moi, soudain.

Tends-moi ce calice de chair,
Ton cœur, que j'y verse
L'oubli des heures perverses
Et les fantômes, si chers
À ton cœur, de ces choses d'autrefois :

Le jeu de l'oie ;
Le bœuf gras, le bœuf mode ;
Les contes vieux comme Hérode
De Peau d'âne, de Cendrillon ;
Le romantique parapluie
Perdu dans le jardin des Tuileries
Et retrouvé rue des Morillons ;
L'essor des grandes illusions ;
Les émotions
Éprouvées dans le labyrinthe
(Entrée payante)...

UNE FOIS LA PORTE
DU JARDIN FRANCHIE

Ils ne sont plus que deux
Maintenant sur la terre,
Comme Ève et Adam, leurs aïeux.

Dans le vieux jardin merveilleux
Que pourraient-ils faire de mieux
Que de cueillir des rêves éphémères ?

De plus en plus familière,
La nuit soupire bien un peu,
Mais les laisse faire.

L'AUTRE JARDIN

Le soleil de midi, fantôme
Indifférent à nos peines,
Plonge ses rayons dans nos cœurs.
Pourquoi nos yeux
Cesseraient-ils de se taire ?
Qui peut dire la vraie couleur
Du sable
Des allées mortes ?

Une voix qui ressemble
À la voix d'un serpent de clarté
Déclare que nous sommes
L'un et l'autre ces étrangers,
Ces labyrinthes crédules,
Qui nous séparent

Je trébuche
Sur un pressentiment d'orphelin,
Je perds ta main,
Et tu n'es plus qu'absence éternelle.

Attendrons-nous que la nuit qui mûrit
Viene envelopper de son regard nos âmes,
Pour nous partager
Notre unique grenade d'oubli ?

Ne me dis pas que sans raison

Et de toi inconnu est mon vertige.
Le temps n'œuvre-t-il pas
Dans notre chair plus que dans le ciel
Où les nuages se changent
Sans cesse
En d'autres nuages ?

CHANGEMENTS

Dans le ciel de Venise et d'ailleurs
Il n'y a plus de lunes charmantes
Idéales amantes
Qui bercent les cœurs,
Il n'y a plus que des lunes lointaines
Mères de mille peines ;
Au fond, le ciel n'est qu'un trottoir
Où rôde le désespoir.

On ne joue plus aux dames
Dans les cafés, le soir.
La mode est passée d'agiter son mouchoir
Au départ du train, mesdames,
Au départ du train, messieurs.
Le monde est devenu bien ennuyeux.

Venise, Paris, ah ! villes marâtres
D'enfants qui ne sont qu'un théâtre,
Nous aussi, nous avons changé !
Mieux que nous, ô vieilles complices,
Avez-vous compris ce qui s'est passé
Sur la scène et dans les coulisses ?

Le velours de nos deuils descend
À pic jusqu'au fond de l'intime
Abîme

Où rit, pleure, crie et ment
Notre sang.

Il faut se faire une raison,
La souris n'est pas l'épouse du rat,
Et le soleil ne rebondit pas
Sur l'horizon.

SOUS UN CIEL BLANC

La pluie avait cessé,
La pluie aux multiples visages,
La pluie brutale et douce,
La pluie sœur de la nuit,
La pluie qui est la pluie
Comme nous sommes nous, —
La pluie.

Le Ghetto serrait dans ses bras
Une tristesse toute simple,
Sans domino ni masque.

Pas de reflet d'arc-en-ciel
Dans les flaques d'eau, pour rappeler
L'alliance de Dieu avec nous !
Et nous n'avions pas trouvé la paix !

Pouvions-nous sans injustice
Blâmer les bords des toits ou le ciel blanc ?

Ma main et ta main, prisonnières
De notre destin, se disaient que non.

Déshérité avant même de naître,
N'étais-je pas à ma vraie place
Dans le Ghetto à consoler ton âme ?

Les nostalgies errantes
Ne troublaient plus le vieux silence.

Il y avait, cependant, pour preuve
De la force des attentes
Qui purifient les songes les plus sombres,
Nos deux regards explorant ensemble
Le ciel d'un blanc vivant
Dans les flaques d'eau fraternelles.

L'ÉGLISE ÉLUE

Dans les yeux de sainte Lucie
L'âme d'une morte a trouvé
La paix, mais je vois, moi, briller
Les prémices d'un incendie.

Mon rêve marche dans la nuit
Vers une étoile mal éteinte,
Une fidèle longue plainte
De l'orgue aveugle le poursuit.

Les lèvres de la sainte bougent,
Leur vie est puisée dans mon sang.
Quelle passion partagée ment ?
La nef est jonchée d'œillets rouges.

La neige tombe sur le seuil,
La voûte et le ciel se répondent.
Aurais-je pu cacher au monde
Le lent tourbillon de mes deuils ?

TOURNESOL DE MANTOUE

Fleur désespérément fidèle
À ton rêve de partager
Le sort de celui qu'on appelle
Le prince des dieux étrangers,

Pardonne au père de la vie
Un rire que tu crois moqueur !
Que sait-il de ta nostalgie
Des neiges cachées dans son cœur ?

ROSES D'UN JARDIN FRIOULAN

Fleurs aussi promptes que le sang
À reconnaître les épreuves
Les plus subtiles, les plus neuves,
Qu'à l'âme font subir les ans,

Soyez des sœurs, des confidentes,
Ô douces filles du jardin,
Ne serait-ce qu'un seul matin,
Pour un homme aux peines ardentes ;

Écoutez-le vous murmurer
Une chanson folle surgie
De l'abyssale nostalgie
Où il est peut-être muré !

Vous qui entretenez ma foi
En un vieux rêve qui décline,
N'ayez pas honte des épines
Qui m'ont ensanglanté les doigts,

Roses, compagnes éphémères
D'un orphelin si tard venu,
Auprès de vous, de son cœur nu
Oublier un peu la misère !

PRINTEMPS À LONDRES

Les ailes d'une chanson
À une fenêtre frappent ;
La maîtresse de maison,
Sans en savoir la raison,
En secret au dieu Priape
Chante dans son cœur qui fond :
« Gare à toi si je t'attrape ! »

1er AVRIL

Je me demande à qui écrire.
Il n'y a vraiment pas de quoi rire.
Je suis vraiment tout seul à Paris.
Le ciel est gris.
Ma nostalgie est toute nue.
Il y a des gens dans les rues,
Des gens,
Des enfants d'Ève et Adam.
Ils n'ont rien d'extraordinaire,
Ma solitude n'est nullement,
Nullement, leur affaire.
Je suis un étranger
Dans le pays où je suis né.
Il me souvient que dans mon enfance
L'histoire du monde d'autrefois
S'appelait simplement l'histoire de France
Et commençait avec les Gaulois.

Pas de soleil, pas d'ombres,
Les arbres semblent résignés.
Mon âme erre parmi les décombres
De rêves dévastés
Qu'elle ne peut oublier.

UN JOUR D'UN HIVER DOUX À PARIS

L'horrible bruit des autos déborde
De la place de la Concorde.
Mon cœur se reproche les cris
De l'écho caché dans le ciel gris,
Je n'en suis pas surpris.

Je n'ai rien oublié,
J'ai simplement renié
Les ombres trop claires
Et la marionnette endormie
Sur un banc de pierre
Du jardin des Tuileries.

Il pleut trop doucement.
Des âmes hypocrites
Ont condamné trop vite
Des rêves innocents.

Des rêves qui vont mourir crient :
« Nuages de Noël, adieu ! »
Y eut-il de la neige à Noël en l'an II ?
Qui s'en souvient ? Tout s'oublie,
Même les larmes et le sang,
Même les nostalgies
Où l'âme se trouve vraiment.

LEÇON D'UNE NEIGE

J'ai vu de ce côté des grilles,
Une jeune neige pleurer.
Quand donc était-ce ? Ah ! irrités
Sont mes yeux, des larmes y brillent !

C'était hier ! Dans le jardin,
Au terme de son court voyage,
Face à face avec les nuages,
La neige se plaignait, en vain.

C'était l'hiver, les bras des arbres
Montraient leur sombre nudité,
Chair et sang par le froid figés
Évoquant des statues le marbre.

Il y avait dans le ciel dur
Un vieux soleil dont les menaces
Disaient à la neige tenace
Son destin nullement obscur.

Vite coulent jours et semaines,
Voici venu le mois d'avril,
Pour les uns la fin d'un exil,
Pour d'autres leur sortie de scène.

De la neige il ne reste plus

Qu'un souvenir doux et féroce
Comme la photo de leurs noces
Aux vieux dont le rêve s'est tu.

C'est pour la mort qu'elle était née,
Dans le ciel gris, un jour d'hiver ;
La mort n'a pas un cœur pervers,
Et ne l'a pas abandonnée.

Des orphelines et des veuves
Cette mélancolique sœur
A légué au jardin la preuve
De l'inutilité des pleurs.

Verrai-je fondre d'autres neiges
Dans ce jardin cœur de Paris,
Où le soleil sans cœur sourit
Et mes rêves se désagrègent ?

L'HEURE D'ÉTÉ
Petite pièce de théâtre de Guignol

Le soleil et sa complice,
Notre peur de la mort
Cachée dans les coulisses,
Ne ménagent pas leurs efforts
Pour nous faire croire
(Sans preuve, sinon, comme chacun sait,
Ce serait peu méritoire)
Qu'au fronton du palais
Les aiguilles de l'horloge
Où l'Ange de la Mort loge
Ne sont
Que les bras d'un fantôme honnête,
Inoffensif au fond
Comme les petites marionnettes
Qui font, font, font
Trois petits tours et puis s'en vont.

III

*Un amour en nos cœurs s'attise...
La lune pose au ciel une anse...
N'interrompez pas le silence,
Vous allez dire une bêtise !*

JEAN COCTEAU
Le Prince frivole

Somewhere in the world, there is defeat for everyone

JOHN STEINBECK
The Acts of King Arthur
and His Noble Knights

OÙ LES CYMBALES SE SONT TUES

Le vieux fleuve traîne vers l'est
En traversant la plaine en deuil
Son angoisse de faux témoin.

Toutes les larmes resplendissent,
Puis, avant de tomber en cendre
Défient l'enfer d'une mémoire.

Chaque jour une feuille morte
Tachée de sang et de folie
S'envole du calendrier ;
Trop lourde pour aller bien loin,
Elle fait frémir de pitié
Les nuées, qu'un long rêve emporte.

La plaine est blanche comme un linge ;
Aucune ombre d'oiseau mortel
N'altère la pure douleur
Dont s'enveloppe le silence.

LE DOUBLE

Ton double dans toutes les rues
Marche du même pas que toi,
Et ce sont tes rêves qu'il tue
Quand il se moque de ta foi.

Sa solitude, c'est la tienne ;
La lampe noire dont il rit,
C'est le fantôme dont la peine
Guide ton cœur vers l'infini.

Le rouge soleil qu'il défie
Comme Satan dans le désert
Défie les justes, c'est ta vie,
Ton sang à quelque amour offert.

« Que l'âme soit sincère ou mente,
Dit-il, seul compte le plaisir ».
Regrets et remords l'impatientent,
Mais ton âme doit les subir.

Cette voix du ciel qui ruisselle
Sur son âme sans l'émouvoir,
Ne comprends-tu pas que c'est celle
D'un lien qui ranime l'espoir ?

L'indifférence qu'il affiche

Envers le Jugement Dernier,
Es-tu bien sûr d'être assez riche
Pour à sa place la payer ?

CORRIDA

Nous sommes assis avec les pauvres,
Nous voyons le soleil de juillet
Eventrer le ciel bleu sous nos yeux ;
Derrière nous nos ombres se taisent
Comme nous, qu'un rêve obscur sépare ;
Elles n'ont pas meilleur cœur que nous.

UN POINT D'HISTOIRE

Étions-nous, de chagrin, un peu fous,
Lorsque nous avons cru, à tort, voir
Une à une s'allumer en nous
Les torches de sang du désespoir
Comme dans les nuits abandonnées
Par l'amour à la mort déchaînée ?
Non ! c'est qu'en ce temps, pour nous, hélas ! trop dur,
L'Ange du Mal régnait dans nos cœurs impurs.

L'INCENDIE

Minuit brûle,
Il faudra l'abandonner,
Cœurs immodérément crédules,
Et vous serez piétinés,
Même sur vos chemins détournés !
Affamés, boiteux, et dépouillés
De téméraires espérances,
Vous retomberez dans le silence,
Amers et honteux d'avoir chanté
Si longtemps le zèle de la Providence,
Et vous vous traînez malgré vous
Vers un avenir flou.

Minuit brûle, bûcher
Où des rêves ligotés
Sont sur le point d'expirer.
Les anges de la nostalgie entrent
En scène en jouant du violon,
L'incendie montre son ventre,
Le ciel s'est ouvert aux deuils profonds.

Minuit brûle, ni vos larmes noires
Ni les aveux de votre mémoire
Ne le sauveront.

De cette heure trop mal gardée,

Trop mal aimée,
L'âme, le fantôme, la fumée
Vont s'élever sur votre horizon.

C'est vrai, c'est vrai, le sang répandu écoute,
Jusqu'au bout de son obscure route,
La source gémir,
Mais n'enlève ni n'ajoute
Rien à de semblables avenir.

DOULEUR ET SILENCE

Dans cette église sombre et solitaire
Stagne une troublante atmosphère
De tribunal de l'Inquisition.
Tu as beau ne pas croire aux démons,
S'emparent de tes viscères
La pitié sans horizon
Des cœurs qui ont trop souffert
Et l'angoisse à la main de fer
Qui aveugle la raison.

Une femme en larmes prie
Dans l'ombre de la chapelle
Qu'une tristesse nouvelle
A tout à l'heure envahie.

Je sais qu'il y a des murs pervers,
Faux témoins de faux secrets,
Qui regardent de travers
L'âme qui tait ses regrets.

Silencieuse flamme
Est la prière de la femme.
Sur ses lèvres que paralyse
La peine, Dieu et la Madone lisent
L'amertume de son âme.

Il y a des murs méchants

Qui harcèlent les pénitents.
La femme en prière
Ne peut fuir l'éloquence des pierres.
Les sarcasmes qu'elle sent
Autour d'elle sont cruels,
Mais son cœur n'est pas innocent,
Et dans la coupe de fiel
Boit quelque soulagement.

LE SOIR SUR UNE FALAISE

Plaintes de mouettes

Nous avons déchiré le silence
Bien des soirs, de nos cris redoublés,
Mais de nos cœurs avons-nous pitié ?
Les mystères des deuils sont si denses !

Nous avons ouvert nos cœurs aux cris
De nos sœurs les mouettes désolées
De se sentir toujours menacées
Par le vertige noir de l'oubli.

Ah ! quel triste et dérisoire leurre
Que le lys vagabond de la nuit !
Et nos cœurs ne juraient que par lui !
Est-il réel ce soleil qui pleure ?

Du néant au néant par le mal !
Pourrons-nous arracher notre vie,
Nous, enfants d'une aurore abolie,
À l'horreur du circuit infernal ?

FATALE ÉPREUVE

Il aurait brûlé pour elle
Son soleil de bois,
Et suspendu toutes les étoiles
Qu'il possédait à ses doigts.

Depuis longtemps seule au monde,
Elle rêvait d'être consolée.

C'est la veille de Noël
Qu'il vint faire sa demande.

Mais,
Ce n'était qu'un pauvre diable
Qui boitait.
Elle dit : « jamais ! »

C'est irrémédiable :
Très loin et pour toujours il s'en est allé.

Leurs âmes erreront seules
Dans un éternel exil.

JOCASTE

N'est-ce que ton ombre en moi,
Ô sainte des hérétiques,
Qui fait s'étioler l'unique
Raison de ma pauvre foi ?

Est-ce ta voix qui m'appelle
Du fond du miroir béant
Où tourbillonne le sang
D'une nostalgie fidèle ?

Est-ce le désir secret
De ton âme que mon âme
Voit s'allumer et acclame
Quand son soleil disparaît ?

Est-ce toi qui de l'abîme
De mon cœur cries à mon cœur :
« Pardonnés sont les malheurs,
Et oubliés sont les crimes » ?

HALTE

Elle a passé le fleuve
Sur une longue barque noire
Sans batelier.

Elle voit les reflets de ses larmes
Couler, lentement,
Sur la face de la nuit.

Comment ne saurait-elle pas
Qu'elle n'est qu'une âme ulcérée
Où crient des bûchers
Aussi nombreux que les étoiles ?

Elle dit : « non ! »

Amère sera la lutte
Qui va s'engager, d'autant plus amère
Que l'issue en est certaine.

L'âme de si loin venue
Devra pardonner
À toutes les aubes
Leur lumière infirme.

FEMME DE GALICE

Derrière le rouge éventail
Qu'aucun regard ne décolore,
Va-t-elle pleurer ? Pas encore :
La solitude est un épouvantail
Pareil à la lie qui resta dans les amphores
Du vin des noces de Cana
Et qui personne n'effraya.

Dans l'arène, face à face,
La bête et le matador,
Deux serviteurs de la mort,
Attendent que se défasse
Tragiquement l'énigmatique nœud
Qui lie la matière et la vie en eux.

Restera-t-elle toute seule
Comme ce soleil dont la gueule
Béante va dans un instant saisir,
Pour le broyer, un deuil sans avenir ?

Personne ne regarde
Les yeux de l'esseulée
Par une attente secrète bercée
(Laide vérité qu'une illusion farde !)
Un rêve cloue dans les nuées
Son cœur de clandestine fiancée.

Le cérémonial exige que l'épée
Soit enfoncée d'un seul coup jusqu'à la garde.

RÊVES D'ÉTERNITÉ

Ô rêves orgueilleux, rouille qui ronge
Lentement les ancrs de mensonge
Oisives aux flancs d'un amour parti
Il y a longtemps chercher un paradis,

Rêves d'éternité, de quels sombres gouffres
Le destin vous fait aveugles pourvoyeurs !
C'est l'extase, l'oubli, qu'il faut aux cœurs :
Du temps, qui est changement moqueur,
Inévitablement ils souffrent.

Comment, rêves fous, nourrir votre sang
De ce que le ciel montre réellement :

Le rire de l'œil d'un jaune éclatant
Qui seul surveille un océan farouche,
Ce rire qui est si souvent
Aussi le cri d'une brûlante bouche
Dont sont dissimulées toutes les dents ;

Un bleu rédempteur inconnu
Des étangs d'où les mortes appellent,
À tout moment prêt à tomber dru
Dans les yeux d'une Béatrice nouvelle ;

L'infini des horizons révélés ?

Ô rêves d'éternité,
Rêves obstinés
Que nul cœur ne peut vraiment renier !

ÉTÉ ESPAGNOL

Des ombres qui ont dansé
Cruellement tout l'été
Sur de douloureux cœurs nus
Y ont laissé d'amples traces
Que ni pluies ni vents n'effacent
Du grimaçant « jamais plus ! »

À quoi sert d'essayer de croire
Qu'un cœur puisse quand il le veut,
Défaire un nœud de peines noires
Légué par l'été venimeux ?

Hélas ! des ombres impures
Ont nourri, c'est un fait, en dansant
Les peines noires qu'endurent
Bien des cœurs nus, démesurément
Rêvant de noble aventure !

Il y avait la mer éloquente
Pour garder les rêves imparfaits
Des séductions des ombres qui mentent,
Mais le destin sans loi s'en moquait !

Les ombres glorifiaient dans leurs danses
Une Aphrodite de cendre.

Que de temps il faut, et de patience,
Pour apprendre l'art d'apprendre
À brûler les vaines espérances
Et à dire au cœur d'attendre !

DÉCEVANTE AVENTURE
D'UN OISEAU DE JARDIN

Maintenant qu'il a répudié
Sa vieille jalouse tristesse,
L'oiseau s'étourdit de promesses.
Y croit-il, pourtant ? À moitié.

Pourquoi resterait-il fidèle
Aux tyranniques souvenirs
Qui l'ont fait si longtemps souffrir ?
Cette vie n'est pas éternelle !

Les dés sont jetés : désormais,
À moins que la nuit ne le broie,
Il s'abandonnera aux joies
Qu'il trouvera dans la forêt.

Il va se percher dans un chêne
Pour accueillir la nuit qui vient
Aux artistes hardis sans liens
Faire oublier toutes leurs peines.

La nuit est arrivée. L'oiseau
S'est mis à chanter pour lui plaire.
Son entreprise téméraire
Réussira-t-elle bientôt ?

Peu à peu la nuit se dénude. —
Des charmes qu'il imaginait,
Rien ! l'oiseau voit telle qu'elle est
La fille de sa solitude.

UNE INTERPRÉTATION

Peut-être que le lieu du Jugement
Se retourne comme un gant
Et que la trompette
Redoutable est arbitrairement
Retentissante ou muette.

L'Ange du Bizarre,
Hilare,
Invite au festin
Orphelines et orphelins.

Une fois hors d'atteinte
Le fantôme d'un amour futur,
Brisé l'horizon des deuils impurs.
Répudiées les étoiles peintes,
La main captive,
La nuit enceinte,
Ni le silence ni les plaintes
Ne sont des chemins sûrs.

ÉPITAPHE

Si c'est à moi que tu adresses,
Ami de la philosophie,
Les paroles nées dans ton âme,
Ah ! ne vante pas des mérites
Que je sais bien imaginaires !
Le seul vrai don de la mémoire,
Servante égoïste et menteuse
Qui accompagne notre vie,
Est la souffrance qui nous force
À purifier notre agonie
En nous pardonnant nos folies.

SOLITUDE

Les heures, les jours, les semaines passent,
Peu à peu s'efface
Sur le mur l'esquisse d'une fresque
Où des vagues gigantesques
Menacent d'engloutir l'unique preuve
D'une promesse neuve.

Un temps viendra
Où ton cœur te dira,
Amer, angoissé :
« Il n'y a rien à pleurer,
Tu as seulement rêvé ! »

L'AVÈNEMENT DE LA LIBERTÉ

Quel aveuglement il faut
Pour souffrir esclaves du passé !
Nous ployons l'échine sous une ombre
Qu'une seule étincelle arrachée à l'âme
Dissipe et fait oublier !

Le passé pèse sur nous
De tout son poids de cadavre,
Mais ce n'est qu'un cadavre nu, après tout ;
Aucun mensonge issu de nos lèvres
Ne lui redonnera vie ;
Et même si nos cœurs fous l'embaument,
Avec art, son avenir
Est sûrement de pourrir.

Aux plaies de nos songes fugitifs
Le faux soleil de l'éternité
Puisse la vigueur de ses rayons
Et la folle audace d'essayer
De crever les yeux de l'horizon.

MÉDITATION COUTUMIÈRE

À nos yeux, les feuilles tombées,
Plus qu'un signe sont un symbole
De l'endurance de nos rêves
Et de la sceptique clémence
De notre raison amusée.

Car rien ne se flétrit et meurt
Des irréalistes amours
Sans révéler quelque secret
Des nostalgies libératrices.

Nous devinons qu'il nous faut aveugler,
Pour échapper aux vertiges qui rôdent,
La nuit qui tourne autour de l'âpre monde
Sans nous désert, sans nous abandonné.

Nous aident bien les platanes en deuil
Et les feuilles tombées dans les allées
Où nous venons ensemble méditer !

Sans ce jardin qui reconforte
Nos cœurs inquiets, que ferions-nous
Des certitudes fugitives
Que murmurent les mers au loin ?

MÉDITATION LES YEUX FERMÉS

Avoue que ta solitude
Un jour ou l'autre prendra fin.

Ne feins pas d'être aveugle,
Tu n'en verras pas plus clair.

Quelque chemin que tu prennes,
Deux femmes masquées
Viennent au-devant de toi.

De ces deux femmes, laquelle,
La rédemptrice ou la mort,
Choisira ton cœur pervers
Qui toujours me dissimule
Ses tortueuses raisons ?

LA RÉPONSE LA PLUS APAISANTE

Le salut n'est pas d'oublier
Dans une étreinte infinie de nos âmes
La misère d'où nous venons,
Mais le néant où nous allons.

Le salut n'est pas cette fièvre
Qui s'empare un instant de notre sang
Et nous fait oublier que l'âme
Habite un désert de souffrance.

Le salut n'est pas de noyer
Nos fautes, nos remords, nos nostalgies,
Dans l'océan d'un seul baiser,
Mais de savoir nous pardonner.

L'HIVER, LA NUIT

N'aie pas peur :
Il y a une porte
Pour entrer
Dans le domaine mystique
De l'éternel oubli.
Elle est protéiforme,
Il est vrai,
Et les âmes perplexes
Cherchent, cherchent,
En vain, un signe semblable
À la lueur qui flotte sur les lèvres
De la source de la vie.
Comment ne pas avoir peur
Des ruses du néant ?
Je n'en sais rien, mais, tout de même,
N'aie pas peur :
La porte existe
Et n'est gardée que par une chimère
Moins forte qu'une femme.

À L'HORLOGE DU PALAIS

Tu m'as tourmenté sans pitié,
Tes deux aiguilles m'ont singé,
En tournant constamment en rond,
Cruelle horloge familière,
Compagne d'une vie entière !
Sur le bord du gouffre sans fond,
Pourtant, obstinée, dans mon âme,
Une mystérieuse flamme
Subsiste, malgré ta leçon !

UN BOUT DE COMMENTAIRE

Et moi, lecteur de l'Ecclésiaste,
Dans ce monde plein de contrastes,
J'ai appris qu'il faut se plier
Sans rechigner aux exigences
De l'avidité, en silence,
Et retourner le sablier.

MÉDITATION

Le monde où nous allons entrer
Sera peut-être plus petit
Que celui que nous connaissons,
Si petit qu'il ne contiendra
Que nos deux âmes et leurs deuils.

Peut-être à nos âmes faut-il,
Pour découvrir qui elles sont
Vraiment, toute l'éternité.

Après tout, est-ce raisonnable
D'aspirer à se mieux connaître
Ici-bas ou dans l'au-delà ?

Que chercher d'autre qu'un oubli
Moins fragile, moins vacillant,
Que celui que le corps promet
À l'âme prompt à se leurrer ?

DESTIN

Dans le jardin innocent
En quelques heures se jouèrent
L'intrigue et le dénouement,
T'en souvient-il ? du mystère.

Au commencement,
Sur la main abandonnée
Le fantôme posa seulement
Un manteau frais comme la rosée.
C'est ensuite qu'il y eut
Les flammes et la fumée
Des amours déçus.

À têtes légères
Rêves téméraires
Et sagesse imaginaire :
Un seul nœud de soleil et d'acier !
La mort empêchée de faire
Son métier !

ÉPITAPHE

Cessez de retourner le sablier,
Amants ! Il n'est pas de passion qui dure
Plus que la chair, et dans la vie future
Tous les tourments se laissent oublier.

QU'EST-CE QUE L'ÉTERNITÉ ?

Ah ! qu'importe le temps de la science !
Ne sais-tu pas que l'étreinte de nos âmes
Montrera l'inanité des blâmes
De leur inquiète raison ?

Si nos âmes se sont déchirées
Au fil de fer barbelé aveugle et sourd
D'un deuil unique aux multiples faces,
Elles ont appris qu'en elles seules
Serpentaient les chemins du salut.

Le salut ! Est-ce autre chose
Que l'amour qui fait se fondre
L'une dans l'autre deux âmes
Et engendre l'oubli absolu
De la mort ?

TOUJOURS LA MÊME RÉPONSE

Quelques minutes, quelques heures,
Quelques années, l'éternité,
Sont mêmes choses si demeurent
L'extase et l'oubli partagés
Dans deux cœurs qui les ont trouvés.
Ne crains pas que ce soit un leurre :
Dieu est amour et vérité.

SUPPLICE CHINOIS

Pourrais-tu dormir, amour empaillé,
Une nuit d'été où la lune chante,
Te rêver vivant, et te réveiller
L'âme de souvenirs exquis grouillante,
Sans d'un doute affreux être tenaillé ?

LA PLUIE ET LA MORT

La pluie qui tombe sur les roses
Dit : « N'oublie pas que la mort vient. »
Les chétives chansons écloses
Dans mon âme le savent bien !

Qu'elle vaticine ou murmure
Un banal désenchantement,
Elle parle à mon âme impure
Qui la comprend parfaitement.

On va bientôt creuser la tombe
Où mon corps sera enterré.
Morne et froide est la pluie qui tombe,
Mais à quoi bon gémir, pleurer !

À quoi bon se rendre malade
De tristesse parce qu'il pleut !
Lorsque mon cœur bat la chamade,
C'est qu'il oublie l'amour et Dieu !

ELLE

Je suis trop vieux pour prétendre
Qu'elle me consolerait,
Mes yeux la voient de beaucoup trop près!
Je ne peux même pas feindre de la prendre
Pour une confidente au cœur tendre,
La camarade n'est que ce qu'elle est!

TAPAGE INQUIÉTANT

En vain nos âmes interrogent
Le triste soleil de l'hiver,
Les deux aiguilles de l'horloge
Et les abîmes entrouverts !

Ce vieux monde est-il un théâtre
Où, spectatrices de leur sort,
De pauvres âmes idolâtres
Voient l'amour vaincu par la mort ?

L'impitoyable exécutrice
Des pires sentences du temps
S'impatiente dans les coulisses,
Est-ce nos âmes qu'elle attend ?

UNE ERREUR COMMUNE

Ces corps qui nous font tant souffrir
Seront demain cendre et fumée
Qui n'auront pas d'autre avenir
Que d'être à jamais dispersées.

Et c'est avec des instruments
Aussi pitoyables que croient
Arracher les crocs du néant
Les amants qu'un rêve fourvoie !

Mais qu'y faire, comment plier
Les âmes à la discipline
Qu'il faut pour suivre des sentiers
Étroits, quand la raison décline ?

CRÉPUSCULE ÉNIGMATIQUE

La vie se révolterait-elle
Contre la vieille tyrannie,
Après tant de millions d'années ?
Les mouettes crient, est-ce de joie ?

Les pétales du soleil tombent,
Lentement, sur la mer hostile,
Comme les larmes très amères
Qui brillent sur les jolies joues
De la mort, lorsque cette reine
Des jardinières interroge
Le miroir et a la surprise
De n'y plus contempler la preuve
Qu'elle est encore la plus belle.

MURMURÉ À L'ABÎME

Si les amours peuvent mourir
Même quand on sait les nourrir,
Qu'est-ce vraiment que la vie ? rêve ?
Chimère d'un cœur qui se ment ?
Défi d'un demiurge dément ? —
Œuvre que la mort seule achève ?

BANALE BIZARRERIE

L'absurde peur du néant
Sans repos ni trêve ronge
Notre âme, qui sait pourtant
Que la mort n'est qu'un mensonge,
À la convaincre impuissant,
Et que la vie est un songe
Sans fin ni commencement.

CLAIRE NÉCESSITÉ

Plus je souffre, rêve et médite,
Plus clairement, fermant les yeux,
Je vois que c'est en nous qu'habite
L'être qui nous appelons Dieu.

À quoi bon les pèlerinages
Aux lieux où l'on ne peut trouver
L'amour que deux âmes partagent
Et qui les fait se pardonner !

Il n'est pour l'âme d'autre route
Par où fuir devant la douleur
D'être seule, mère du doute,
Que celle où l'attend l'âme sœur.

Amour, Dieu, présence éternelle...
Ah ! soleil dans un ciel blafard,
Incendie né d'une étincelle,
Que peut contre toi le hasard ?

LIBRE EXAMEN

Qu'interroger dans ces grimoires
Que j'ai devant les yeux ? Voyons.

L'écume qu'une étoile noire
Abandonne sur l'horizon ?

Lambeaux de la chair arrachée
Aux branches d'un cœur par un vent
Étranger, aveugle et violent,
Au fil d'une lutte acharnée ?

Un fragile message à Dieu
Confié à la vitre embuée ?
Un rêve qui monte en fumée
Vers l'immensité du ciel bleu ?

Litanie d'un chœur de cigales
Que la nuit indignée dément ?
Chant d'une mer occidentale
Épouse d'un soleil mourant ?

Des flammes peut-être attirées
Par une foi défigurée ?

Il n'y a rien, dans cette foire

Aux secrets plus ou moins profonds
Où ma nostalgie tourne en rond
Qui contraigne mon âme à croire
Réels salut ou damnation.

UN VIEUX HAMEAU DE MONTAGNE

Nous sommes déjà passés par ici
Avec notre sac de soucis.

Le temps, comme tu sais, altère
Sans arrêt de même manière
Ce qui console et ce qui désespère.

Les ornières ont disparu,
Nous ne cherchons plus,
Le cœur un peu inquiet, après l'orage,
Des lambeaux de ciel sans nuage,
Pour tant bien que mal nuancer
Le regard d'un rêve blessé.

Mortes les cheminées !
Fanées
Les vitres des maisons abandonnées !
Notre nostalgie a pour compagnon
Un soleil amputé de ses rayons.

Qu'attendre des années
Qui accourent vers nous de l'horizon,
De brume et de mélancolie drapées ?

RIVE IMPLORANTE

Une rose blanche pâle
S'est dépouillée en silence
De son corps de demoiselle ;
Dans son âme chuchote
La soie de la mélancolie.

Enfermant une tige nue,
Le vase n'est plus que symbole
D'abandon et de solitude.

La lumière fade marie
L'usure du tapis de table
Et la décrépitude des pétales.

La table qui fut mer enchantée
De lointaines enfances
N'est plus maintenant qu'un ciel sans grâce.
Des anciennes attentes
Il ne reste plus qu'un bleu de misère.

FANTÔMES, NOS SEMBLABLES

Autour de la mare hostile aux étoiles,
Des femmes dont la nuit est le seul voile,
L'âme ployant sous la honte et l'effroi,
Les yeux clos, chantant à mi-voix,
Bercent des rêves d'autrefois
Que leurs seins ne peuvent nourrir
Et qui vont peut-être mourir
Bientôt si rien ne vient les secourir.

Tous ces fantômes croient se souvenir
D'avoir vécu il y a très longtemps
Dans le désert où le buisson ardent
Promettait solennellement
Un fécond avenir
Immense comme l'océan.
Ils pourraient bien avoir raison !
Qui sait si nous qui nous plaignons
De la cruauté de nos nostalgies
Et de l'âpre laideur de nos sources taries,
Nous n'avons pas vécu dans un monde où nos peines
N'étaient rien de plus qu'une broderie
Conçue et faite par la reine ?

MANQUE D'IMAGINATION

La nuit est morte sans adieu.
Resté seul avec sa souffrance,
Mon cœur n'a rien trouvé de mieux,
Pour nuancer le noir silence
D'un matin où tout recommence,
Que des mots d'humour douloureux.

POÉSIES DU JARDIN DU LUXEMBOURG

Tome 2

Enseignement de la montagne	9
Nuit sans étoiles	10
Le soleil	11
Le poids du possible	12
Lumière déserte	13
Les mélèzes	14
L'ancienne route du col	16
Le banc de pierre	18
Autrefois et maintenant	20
Silence du volcan	22
Printemps cruel	23
Un été de déceptions	24
Les vagues	26
Désordre tolérable	27
Épreuve	28
La cloche noyée	29
Nuit nouvelle	30
En partant	31
Une lune pleure	32
Avec l'aide de Dieu	33
Un moment du printemps	34
Nuit sans lune	36
Une dormeuse et un secret	37
La nuit de l'Épiphanie	38
Hirondelles	39
La mer	40
Tournesols	42
Fleurs	44
Sur le Pont au Change	47
Mélancolie du 1er mai	48
Neige de Paris	49

La veille de Noël	50
Rue Mouffetard	51
Complainte du 1 ^{er} janvier	52
Forfanterie	53
Le jardin mélancolique	54
Crève-cœur	56
La lune et Pierrot	57
Une rencontre opaque	58
Don de l'automne	60
Sans un cri	61
Prélude sans surprise	62
En compagnie des statues	64
Auprès de la statue, souriante, de Clémence Isaure	66
Une fois la porte du jardin franchie	67
L'autre jardin	68
Changements	70
Sous un ciel blanc	72
L'église élue	74
Tournesol de Mantoue	75
Roses d'un jardin frioulan	76
Printemps à Londres	77
1 ^{er} avril	78
Un jour d'un hiver doux à Paris	79
Leçon d'une neige	80
L'heure d'été	82
Où les cymbales se sont tues	85
Le double	86
Corrida	88
Un point d'histoire	89
L'incendie	90
Douleur et silence	92
Le soir sur une falaise	94
Fatale épreuve	95
Jocaste	96

Halte	97
Femme de Galice	98
Rêves d'éternité	100
Été espagnol	102
Décevante aventure d'un oiseau de jardin	104
Une interprétation	106
Épitaphe	107
Solitude	108
L'avènement de la liberté	109
Méditation coutumière	110
Méditation les yeux fermés	111
La réponse la plus apaisante	112
L'hiver, la nuit	113
À l'horloge du palais	114
Un bout de commentaire	115
Méditation	116
Destin	117
Épitaphe	118
Qu'est-ce que l'éternité ?	119
Toujours la même réponse	120
Supplice chinois	121
La pluie et la mort	122
Elle	123
Tapage inquiétant	124
Une erreur commune	125
Crépuscule énigmatique	126
Murmuré à l'abîme	127
Banale bizarrerie	128
Claire nécessité	129
Libre examen	130
Un vieux hameau de montagne	132
Rive implorante	133
Fantômes, nos semblables	134
Manque d'imagination	135

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la Reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France